

Velázquez, regards multiples

Clôturent une trilogie entamée avec *Le Mystère Jérôme Bosch* et poursuivie avec *L'Ombre de Goya*, réalisés en collaboration avec le musée du Prado, *L'Énigme Velázquez* célèbre la vitalité du peintre dans un documentaire choral roboratif.

PAR CAMILLE LARBEY

Prendre des nouvelles de Jean-Luc Godard, c'est prendre des nouvelles du cinéma », disait le critique Serge Daney. Puisque c'est justement Godard qui ouvre ce documentaire, avec la fameuse scène de *Pierrot le fou* où Belmondo, dans son bain, lit un passage d'Élie Faure sur Velázquez, empruntons la formule pour l'appliquer au maître sévillan : « Prendre des nouvelles de Velázquez, c'est prendre des nouvelles de l'art ». D'ailleurs, à la question « Quoi de neuf ? », Dalí aimait répondre « Velázquez ! » Comment va Velázquez, alors ? Merveilleusement bien. On ressort de ce documentaire avec la sensation d'avoir côtoyé un peintre en grande forme et, surtout, inspirateur de formes auprès des artistes d'aujourd'hui.

Visite multiguidée

Pour commenter son œuvre, la parole est donnée à une vingtaine d'intervenants venus de différents horizons : artistes, conservateurs, metteurs en scène, critiques, historiens de l'art, galeristes, cinéastes, restauratrice... Sont également convoqués Bacon, Dalí, Duchamp et Foucault. Tout ce petit monde livre sa propre interprétation des motifs, des corps, de la lumière, des influences et des correspon-



à voir

L'Énigme Velázquez, de Stéphane Sorlat, 90 min, (2024), raconté par Vincent Lindon, avec Cristobal Del Puey, Guillaume Kientz, Diederik Bakhuys, Catherine Bernard...
En salle le 26 février 2025.

dances avec les autres grands noms de l'art. En résulte une visite guidée luxuriante, quoique peut-être un peu chiche en œuvres montrées. Au spectateur de piocher dans la multitude de points de vue, qui se complètent et qui, parfois – et heureusement ! –, se contredisent. Les allergiques à l'incontournable Julian Schnabel, par exemple, préféreront les moments avec Raphaël Barontini, expliquant comment Velázquez participe à la création de ses univers, ou encore les séquences avec la tisseuse nomade Andrea Milde, racontant ses liens avec *Les Fileuses*. La belle surprise reste l'intervention en voix off de Jean-Claude Carrière, décédé en 2021, à la verve toujours inspirée. Le film souhaite aussi casser l'image de peintre des puissants, insistant sur son goût pour les humbles. Que l'on soit féru de Velázquez où que l'on souhaite approfondir ses connaissances, chacun y trouvera son compte.

Produit d'appel

L'« énigme » du titre réside, selon le réalisateur, dans la relativement faible considération du grand public pour l'auteur des *Ménines*, alors que Manet le tenait pour « le peintre des peintres » : « Pourquoi celui que tant d'artistes considèrent comme le plus

légende légende légende légende légende
légende légende légende légende
légendelégende légende légende légende
légende légende légende légende légende
légende

grand d'entre eux n'occupe-t-il pas une place similaire dans l'imaginaire collectif ?, s'interroge Stéphane Sorlat. Bien qu'il soit considéré par ses pairs comme l'un des plus grands peintres de l'histoire, son nom ne figure que rarement parmi les artistes cités par le grand public. Velázquez est souvent oublié dans les classements populaires, dominés par des noms tels que Léonard de Vinci, Picasso ou Monet. Ce mystère constitue le point de départ de notre réflexion ». Le documentaire aurait toutefois gagné à donner directement la parole aux simples quidams pour comprendre ce paradoxe. D'autant que, comme le montrent à juste titre les nombreuses images de *Ménines* à Madrid – en statue dans les rues, en fresque sur les murs ou en bibelot dans les boutiques de souvenirs –, Velázquez demeure un « totem de l'identité espagnole », selon l'expression de Stéphane Sorlat. Et un produit d'appel touristique ! Le film aurait donc gagné à questionner le poids économique que représente le peintre pour le Prado et pour la ville.

École du Prado

Ce documentaire vient reffermer la « trilogie du Prado », débutée en 2016 avec *Le Mystère Jérôme Bosch*, suivi en 2021 par *L'Ombre de Goya*. Les deux premiers films avaient été réalisés par l'Espagnol José Luis Lopez-Linares, tandis que Stéphane Sorlat assurait déjà la production : trois films, réalisés en collaboration avec l'institution madrilène et les Amis du Louvre, qui donnent à entendre les résonances dans notre époque de ces trois grands noms de la peinture. Malgré leurs augustes mécènes, jamais ces portraits ne cèdent à la sanctification. Ils s'affranchissent de la trame biographique et du didactisme pour laisser libre cours à l'analyse. Leur dynamisme tient à la multiplicité des points de vue et au formidable travail de la monteuse et scénariste Cristina Otero Roth, qui construit pour chacun d'eux une structure énergique et sans temps mort. Cette forme passionnante du documentaire d'artiste, où le regard de celui qui contemple l'œuvre est tout aussi important que celle-ci, pourrait être baptisée l'« école du Prado ». Espérons qu'elle saura essaimer à l'avenir. ■



« Les textes lus par Vincent Lindon proviennent principalement d'Élie Faure, mais aussi d'autres écrivains comme Miguel de Unamuno ou Francisco de Quevedo. »